



**HAL**  
open science

## Introduction. "Sous contrôle": Fictions et contre-fictions du contrôle social

Loïc Bourdeau, Alexandre Gefen

### ► To cite this version:

Loïc Bourdeau, Alexandre Gefen. Introduction. "Sous contrôle": Fictions et contre-fictions du contrôle social. *Nouvelles études francophones*, 2022, 37 (1), pp.8-13. 10.1353/nef.2022.0001 . halshs-03913123

**HAL Id: halshs-03913123**

**<https://shs.hal.science/halshs-03913123>**

Submitted on 26 Dec 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

## “Sous contrôle” Fictions et contre-fictions du contrôle social

Loïc Bourdeau , Alexandre Gefen, Introduction. « "Sous contrôle": Fictions et contre-fictions du contrôle social », *Nouvelles Études Francophones*, University of Nebraska Press, Volume 37, Numéro 1, 2022, pp. 8-13, DOI 10.1353/nef.2022.0001

À l’heure présentiste où nos sensibilités font face à la disparition des idéologies du progrès et de grandes mythologies du passé, la littérature est appelée à l’aide pour coproduire l’histoire mais aussi pour permettre aux sociétés d’anticiper leurs futurs. En dehors même de la science-fiction, les récits contemporains produisent autant des dystopies dépeignant un monde sous contrôle (Alain Damasio, *Les Furtifs*, *Trois fois la fin du monde*, de Sophie Divry ou encore *404*, de Sabri Louatah) que des utopies d’un monde réouvert (d’*Arcadie* d’Emmanuelle Bayamack-Tam au *Palais des orties* de Marie Nimier). Face à l’accélération d’une histoire trop vite jugée achevée, à l’heure des démocraties et des hyper-mesures sanitaires, de l’intelligence artificielle et des GAFAM, du retour des guerres européennes et des problématiques de contrôle de l’information publique, la question du contrôle social et de la liberté individuelle se pose frontalement dans la fiction française et francophone. Si les systèmes normatifs des sociétés holistes du passé ont en apparence cédé place à une invitation à vivre par soi-même, de manière autonome, au point d’inviter l’individu à se réinventer constamment pour s’ajuster aux métamorphoses du libéralisme, de nouvelles normativités plus discrètes se sont réintroduites subrepticement tout autant que des formes d’autocensure : manuels de développement personnels, psycho-pop, *success stories*, narrations héroïques, véhiculent des représentations préfinies de ce que serait une vie normale et adaptée aux impératifs productifs contemporains, alors que les espaces d’expression de ses formes de vie, réseaux sociaux et curriculum variés à produire, canalisent normativement les récits de soi. Que la littérature porte des possibilités de se vivre autre que les modèles sociaux sous-jacents et mêle que les quêtes identitaires d’un soi-même préconstruit le prescrive est manifeste dans la manière dont la littérature défend des formes de vie en rupture avec ardeur, de la manière dont Pascal Quignard invente une communauté hors le monde au nom de l’amour (“Tout homme, toute femme [qui] rêve un foyer, une maison, un enfant, de l’or, une récompense, n’aime pas. Qui court après la réputation, l’ascendant social, la voiture, l’honneur, n’aime pas. Qui vise le champion du tournoi, l’intégrité religieuse, la propreté, la délicatesse de la nourriture, l’ordre du lieu, le soin du jardin, n’aime pas” proclame *L’amour la mer*, 2022) ou, à un tout autre endroit du champ littéraire, à la manière dont une Constance Debré réinvente son identité avec radicalité pour vivre “sans propriété sans famille sans enfance” (*Nom*, 2022). Très nombreuses sont les œuvres contemporaines qui résonnent de ces aspirations émancipatrices et dé-essentialisantes : le thème de la folie (pensons à Jean Pierre Martin, *Mes fous* ou à Victoria Mas, *Le Bal de folles*) — exploré en profondeur dans le collectif récent *Les Folles littéraires, des folies lucides* (Calle-Gruber *et al*) —, celui du retrait du monde (Cécile Minard, *Le Grand Jeu*) ou du voyage solitaire (les récits de Jean Rolin, par exemple), la nostalgie de la liberté des années 70 (chez Simon Liberati), ou encore toute la relève littéraire franco-canadienne qui fait place aux écritures queer et aux voix racisées et autochtones (de Nicholas Giguère à Karine Rosso en passant par Noami Fontaine et Antoine Charbonneau-Demers), disent de nouvelles aspirations aux dérèglements, aux désordres, désignent la folie ou l’isolement comme des hétérotopies possibles et peut-être désirables. Marginaux de gauche chez Philippe Vasset ou marginaux de droite chez Michel Houellebecq se rejoignent pour donner voix aux non-lieux et aux écarts. Tandis que des écrivains comme Emmanuelle Pireyre ou Sandra Lucbert mettent en scène les dérives du *storytelling* ou des dispositifs néo-libéraux de « sous-veillance » d’autres encore, chez POL, Minuit, Verticales, Hamac ou Hélioïtre, de Nathalie Quintane à Eric Chevillard en passant

par Kevin Lambert ou Mariève Maréchale, produisent des récits délibérément hors de leurs gonds, résistant par leur complexité et s'opposant par une politique de la forme aux stéréotypes existentiels et discursifs. Qu'il s'agisse de promouvoir une écodiversité des paroles et des identités culturelles ou de prendre les dispositifs à leurs propres pièges pour passer sous les radars — pensons à ce que propose dans l'autofiction Chloé Delaume pour réécrire le moi en dehors des assignations sociales —, on a le sentiment que tout un pan de la littérature dénonce et cherche à faire dévier, à dérégler, à renverser les normativités douces du capitalisme créatif, ses *nudges*, son injonction au bonheur et à la résilience, sa rationalité techniciste, ses empathies instantanées et dérisoires, sa manière d'emprisonner l'individu par ses traces et de l'emmurer dans l'individualisme numérique. Dans *Propriété privée* de Julia Deck, un couple tente de résister à l'intrusion de ses voisins dans une architecture qui ne permet pas de préserver l'intimité. Dans *Le Grand jeu* de Cécile Minard, une femme s'isole dans un refuge de montagne et rompt avec la civilisation pour répondre à la question simple : comment vivre ? Alors que dans *La discrétion, ou l'art de disparaître*, Pierre Zaoui a essayé de faire l'histoire des formes de vie discrètes, dans *Désirs de disparaître* (Tangence, 2015) Dominique Rabaté a proposé, à la lecture de Quignard, de Modiano ou encore de Jean-Benoît Puech, de faire du thème de la disparition sociale une manière de traverser le roman français contemporain, où se réinventeraient à nouveaux frais (dans la figure du solitaire, dans celle du flâneur, dans les hétéronymies, etc.) les formes de “disparition élocutoire du poète” héritées des expérimentations modernistes.

Sensibles aux formes discrètes des pressions sociales contemporaines comme aux pouvoirs de la littérature à performer des métamorphoses, ces œuvres mettent au jour la manière aigüe dont les écrivains contemporains perçoivent désormais les questions sociales et en particulier celles qui se déposent dans nos modes ordinaires de relation et de communication. La variété des formes produites vient dire les stratégies différentes des écrivains d'aujourd'hui : ils peuvent vouloir décrire le contrôle, ses nouvelles emprises, ses nouveaux résistants, dans une stratégie d'exploration réaliste plus ou moins science-fictionnelle (on pense immédiatement à Damasio) ; ils peuvent le mimer par le texte, devenant un piège kafkaïen (pensons aux œuvres de Marie Ndiaye) ; ils peuvent chercher à découdre les narrations ambiantes, à défaire les lieux communs et à désorganiser les idées pré-formulées (de Quintane à Pireyre). Les écrivains peuvent faire acte de résistance par leurs œuvres elles-mêmes, soient qu'elles réfléchissent ou accomplissent elles-mêmes des métamorphoses du sujet (pensons à la manière dont une Annie Ernaux ou un Édouard Louis se réinventent libres par le processus même de leur écriture), soient qu'elles empruntent des chemins (performances, écritures collectives, publications hors réseaux commerciaux, etc.) échappant aux circuits attendus. Miroir vigilant face aux nouvelles formes de contrôle, la littérature affiche sa volonté de les renverser et de s'en émanciper.

Né d'une conférence virtuelle ayant eu lieu en octobre 2020, ce numéro de *Nouvelles Études Francophones* rassemblent sept contributions qui mettent en avant la mise en récit du contrôle, les liens entre politique et littérature, la construction d'espaces de fuite et de transgression et la potentialité des processus d'identification et de désidentification. Corentin Lahouste ouvre ce numéro avec “Déjouer l'assignation identitaire, se faire ‘vaporisable’ : des marginalités émancipatrices chez Olivia Rosenthal et Antoine Boute” ; l'article se penche justement sur une question centrale dans la production et la critique littéraires contemporaines, à savoir la question identitaire dans un contexte de durcissement des formes de surveillance et de contrôle social. Prenant pour exemple *Éloge des bâtards* (2019) d'Olivia Rosenthal et le diptyque *Opérations biohardcore* (2017) / *Apnée* (2018) d'Antoine Boute, Lahouste met en avant des modèles de réaménagement des assignations sociales traditionnelles qui permettent de réfléchir à un modèle contre-identitaire et anticatégoriel. Ce faisant, nous sommes témoins, à travers ces œuvres, d'une nouvelle relationnalité, de nouveaux schémas d'opposition à une

limitation identitaire que l'on retrouve également chez Virginie Despentes ou Alain Damasio. Si les textes de Lahouste sont marqués par la désidentification, Emilie Ieven propose quant à elle de s'intéresser au genre et aux enjeux de la représentation des femmes chez Marie Redonnet. "Immobiles mais pas silencieuses ! Place et puissance narrative des femmes dans le tryptique littéraire *Les Héritières* de Marie Redonnet". Soulignant d'abord l'immobilité (spatiale et représentative) des narratrices, Ieven donne à voir les processus d'assignation et d'aliénation qui affectent ces femmes. Toutefois, c'est l'écriture de Redonnet qui parvient à déconstruire les stéréotypes et offre à la fois des nouveaux modes de représentations et une totale agentivité dans la création. L'écriture se double ainsi d'une dimension politique et symbolique que l'on retrouve également en contexte post-colonial. "L'écriture-jazz: marronnage et écriture chez Koffi Kwahulé et Kossi Efoui" de Marion Coste soulignent la particularité de l'écriture-jazz et la façon dont elle donne accès à une langue hors de contrôle. Telle la *blue note* de jazz qui permet de sortir du cadre, les romans à l'étude présentent des discours qui sont énoncés à côté du discours principal. Ce faisant, ces récits opèrent une dissidence qui s'oppose à la morale et font implorer le cadre du roman. Nous avons ainsi affaire à un marronnage créateur qui associe jazz et littérature, de manière formelle et éthique. Avec "La vie dans les marges, une vie critique? A propos de Philippe Vasset, *Une Livre blanc* et *Une Vie en l'air*", Maryline Heck continue la réflexion sur la portée politique (ou non) de la littérature. Heck analyse les espaces abandonnés, les zones blanches situées en dehors de la rationalité technicienne et de la surveillance urbaine, hors des circuits d'échange et de consommation qui peuplent l'œuvre de Vasset. Nous faisons alors l'expérience d'un contretemps de la vie en régime néolibéral. Plus largement, Heck met en lumière la relation entre Vasset et la littérature. Quand bien même ce dernier se soucie peu de justifier la et sa littérature, son écriture dénote toutefois une dimension critique qui ouvre une réflexion sur les horizons d'attente, la politisation des littératures et l'engagement des écrivains. Les trois dernières contributions se penchent directement sur les questions d'utopie et de dystopie. Alice Laumier, dans "Figuration du contrôle social et formes de résistance dans quelques romans de Nicolas Bouyssi", analyse le regard critique que porte l'œuvre de Bouyssi sur la société contemporaine et soulignent les rapports entre conformité et marginalité qui s'y déploient. Laumier, en s'intéressant aux espaces, à l'interzone, propose que les romans à l'étude oscillent entre deux régimes de représentation, à savoir le réalisme du présent et la dystopie. Avec Bouyssi, l'on devient témoin d'expériences subjectives et solitaires—plutôt qu'une contestation collective—qui portent en elles des formes de résistance au contrôle social. Dans "Contrôle des médias, environnementalisme et démocratie sous surveillance dans le roman de Jean-Christophe Rufin *Globalia* (2004)", Emmanuel Buzay s'interroge sur la façon dont le texte fait référence au roman de Georges Orwell *1984* et à l'essai de Thoreau *Walden* pour inciter les personnages de Rufin à développer des compétences de lecture et d'écriture subversives. Si l'exercice de la liberté n'est qu'une mascarade et que les personnages tentent de fuir le contrôle et la surveillance, c'est bien écriture et lecture qui permettent d'envisager un renversement de l'ordre totalitaire. Finalement, Khalil Khalsi clôture ce numéro avec "Sous les visages: transmigration et 'impersonnalisation' dans le post-exotisme". Dans son analyse de l'œuvre d'Antoine Volodine—où se construit un espace de transmigration pour des personnages morts ou emprisonnés—Khalsi attire notre attention sur les stratégies de résistance narratives, comme l'inversion. En particulier, l'article se penche sur le diptyque *Le Port intérieur* (Volodine, 2010 [1995]) et *Macau* (2009) pour mettre en lumière un renoncement positif de l'individualité pour échapper à la surveillance : l'impersonnel devient un mode de subversion et de survie.

Ce numéro spécial met ainsi en lumière et tente de saisir dans les littératures françaises et francophones les nouvelles révolutions discursives, les invitations au désordre et à ses rencontres, les invocations au hasard et à l'événement, les contestations subtiles, les rappels de la radicalité du désir et les retours de la subversion à l'heure des nouvelles formes de

surveillance. Ces divers projets (dés)identitaires, dystopiques, utopiques, ou subversifs continuent, chacun à leur manière, à nourrir la réflexion contemporaine sur la place, le rôle et la potentialité de la littérature.

Loïc Bourdeau (University of Louisiana) et Alexandre Gefen (CNRS-Université Paris 3)